

## EHPAD, mon amour

Avant d'entrer dans la chambre 302, je vérifie que j'ai pris tout le matériel nécessaire. Le temps est compté à la maison de retraite des Lilas, je ne peux pas me permettre d'oublier quelque chose. Je toque et ouvre directement, ils sont tous sourds comme des pots et je resterai plantée là des heures si j'attends une réponse.

« - Bonjour Madame Jeanne ! C'est l'heure de la toilette ! » Je hausse la voix en me rapprochant du lit où gît une silhouette sous la fine couverture. Il fait une chaleur à crever dans la pièce, la sobriété n'a pas encore atteint les EHPAD, on est frileux dans les hautes sphères après les hécatombes des dernières canicules. Nous, on peut se geler les miches en baissant notre chauffage à 12°C, mais surtout on ne touche pas à nos vieux !

En l'occurrence, je vais bien devoir la toucher, l'ancêtre, vu qu'on m'a attribué le troisième étage, en ma qualité d'étudiante infirmière première année/larbin. Toilette au lit, donc, plus rapide que l'expédition à la salle de bain, trop exigüe d'ailleurs pour tourner autour du fauteuil roulant de la croulante. J'enfile mes gants à usage unique, le COVID a eu du bon, maintenant on a une excuse pour ériger cette barrière de plastique entre nous et les résidents à chaque fois qu'on est obligé de les effleurer.

Suivant le protocole à la lettre, après avoir rempli ma cuvette d'eau tiède je commence par le visage, à l'eau claire. Savonnage du cou, des oreilles, rinçage, séchage. Un coup de peigne, comme je peux, c'est pas comme si quelqu'un allait la regarder. Puis je lui ôte sa chemise de nuit, non sans peine vu qu'elle reste amorphe.

« - Aujourd'hui c'est mardi, Madame Jeanne, on fait la toilette complète, pas la toilette de chat, hein ! » Question d'organisation, 6 jours sur 7 c'est visage-aisselles-petite toilette, ça va plus vite, et de toute façon ils ne se salissent pas, cloués dans leur fauteuil toute la journée.

Membre supérieur, du haut vers le bas, savonnage, rinçage, séchage. Thorax, abdomen, idem, bien insister sous les seins, volumineuses masses flasques sous lesquelles se développent les mycoses si on ne sèche pas correctement. Un coup de talc de chaque côté, ça sent le bébé, c'est pas désagréable dans cette ambiance de vieille urine. Et ça me rappelle mon objectif, la pédiatrie, qui justifie que je serre les dents quelques mois avant de pouvoir passer mes journées avec des bouts d'chou.

« Allez hop, Madame Jeanne, on se tourne sur le côté ! » Plus réveillée, elle s'agrippe d'une main à la barrière du lit pour tenir la position pendant que je savonne, rince et sèche son dos. Une giclée d'eau de Cologne, la même pour tous les résidents, qui embaument de ce fait le même mélange de pisse, de talc et de camphre. Elle sursaute quand le liquide froid la mouille. « Ça rafraîchit, hein, Madame Jeanne ? »

Les membres inférieurs à présent, de la cuisse au pied, savonnage, rinçage, séchage. Un peu de talc entre les orteils aussi, ça fait pas de mal, ça macère bien dans les bas de contention en nylon en général. Et puis ça aide à les enfiler, ces machins beiges hideux qui font ressembler leurs jambes à des prothèses bas de gamme.

Enfin, la petite toilette. Pubis, plis inguinaux, vulve, savonnage, rinçage, séchage. Saupoudrage de talc dans les plis, la macération fait des ravages ici aussi, souvent ils n'arrivent pas à se retenir entre les expéditions WC. Heureusement, les couches sont incluses dans leur forfait de séjour (faut pas s'étonner, avec ça, que le trou de la sécu se creuse...). Nouveau quart de tour sur le côté, savonnage du siège, rinçage, séchage.

Je lui enfille ses vêtements, la pivote et l'assois au bord du lit dans un mouvement expert. J'approche la chaise roulante, « Allez Madame Jeanne, on se lève ! À la une, à la deux, à la trois ! » Je finis de remonter sa jupe pendant le transfert lit-fauteuil, et baisse son chandail dans son dos une fois qu'elle est assise. J'attrape son dentier, le rince rapidement et le tartine de Fixodent® : « Tenez, Madame Jeanne, vos dents ! »

Je jette un œil à ma montre, le timing est respecté, plus qu'à la rouler jusqu'au réfectoire. Mais alors que je contourne le fauteuil, elle m'agrippe le poignet de sa main décharnée. J'aurais dû m'y

## EHPAD, mon amour

attendre, elle me fait le coup tous les jours ! « Madame Jeanne, c'est pas le moment, on vous attend à la salle à manger ! Et moi je n'ai vraiment pas le temps, vous le savez bien ! » Rien à faire, elle ne me lâche pas, au contraire elle me tire vers elle tel un mort-vivant dans un film d'horreur.

Retenant ma respiration pour ne pas sentir son haleine ensommeillée assaisonnée de colle à dentier, j'approche mon visage du sien. Plus vite elle posera sa question, plus tôt je pourrai retourner à mon travail. « Mon petit, vous me rendriez un service ? Je sais que vous habitez à deux pas de ma maison, je vous ai entendu parler avec votre collègue l'autre jour. » Ça, je le sais bien, elle me le serine tous les matins. Si seulement je pouvais remonter le temps et ne jamais prononcer ces mots à portée de son sonotone ! « Je vous demande pas grand chose, mon petit, juste de passer chez moi et de récupérer la boîte à chaussures qui est dans le placard de la cuisine. Et me l'apporter quand vous reviendrez demain matin, ce qu'il y a dedans, c'est précieux pour moi. »

Quinze fois je lui ai expliqué que le règlement m'interdit de faire ça, quinze fois ! Elle ne veut rien entendre, elle y tient, à sa boîte ! Mais moi je sais que j'y risquerais ma note de stage. Et une note de stage, ça reste dans le dossier. Le règlement, c'est le règlement, je ne vais pas compromettre mon admission à l'école de puériculture pour un tel dérapage. Je lui répond encore une fois que c'est hors de question. En parlant, je libère mon poignet de ses doigts crochus et lui fais lâcher la poche de ma blouse, qu'elle cramponne de son autre main cadavérique.

Et voilà, elle m'a mise en retard avec ses caprices. Il va falloir que j'accélère si je veux que tous les résidents soient à l'heure pour leurs biscottes. Je la pousse vers l'ascenseur au petit trot, l'installe à table et passe au suivant. Comme d'habitude, dans ce lieu dont les habitants vivent au ralenti, pour moi les minutes défilent bien trop vite et je cavale toute la journée.

Monsieur Lucien a mouillé son lit. Monsieur Gilbert a posé son dentier sur son plateau-repas, qui est reparti à la cuisine, me voilà obligée de faire les poubelles pour le retrouver (ça coûte cher, et c'est déjà le troisième cette année !). Madame Gertrude refuse d'ouvrir la bouche pour que j'y enfourne son mixé de cabillaud-brocolis-patates et s'en tartine le menton à force de secouer la tête. Another day in paradise, quoi !

Enfin l'équipe du soir prend la relève et je me retrouve au vestiaire pour enfiler ma tenue civile. En retirant ma blouse, quelque chose pèse au fond de ma poche. J'y glisse des doigts hésitants, prête à les retirer en vitesse si le quelque chose devait être gluant ou mouillé (on n'a toujours pas retrouvé le dentier de Monsieur Gilbert), mais ma main rencontre un objet métallique. Toujours à tâtons pour ne pas me faire voir, aucune envie d'être accusée de vol, je finis par identifier une clé à l'ancienne, une longue tige avec un anneau à un bout et un bloc crénelé à l'autre. Je réfléchis quelques secondes et l'évidence me frappe. La petite sournoise !

Madame Jeanne n'a pas attrapé ma poche par hasard, tout à l'heure, elle avait prémédité son coup et y a discrètement glissé sa clé. J'ai bien envie de lui donner une leçon, si elle m'en reparle demain, je dirai que je n'ai rien trouvé. Sans clé, pas moyen d'entrer dans sa maison, et elle arrêtera de me casser les pieds.

Je rentre à pied, profitant des rayons de soleil printaniers. En passant devant sa bicoque, malgré moi, ma curiosité prend le dessus. Juste un petit coup d'oeil, elle n'en saura rien... Je déverrouille et pousse la porte d'entrée. À l'intérieur, le temps s'est figé. Ça sent la poussière et l'absence. Aux murs, sur les photos de famille, je reconnais ses enfants, qui sont venus lui rendre visite en coup de vent à la fête des mères, à des moments différents pour ne pas se croiser. Qui attendent impatiemment de pouvoir se brouiller définitivement lors du partage de l'héritage. Je découvre également le visage de son mari, qui n'a pas l'air d'un marrant. Un chef de famille à l'ancienne, avec un air dur, pas la moindre once d'affection dans le regard, même sur leur photo de mariage.

Je me détourne, je ne suis pas là pour m'apitoyer, et me mets en quête du trésor de Madame Jeanne. La cuisine, le placard à balais, je tâtonne au milieu des toiles d'araignées et finis par mettre la main sur la boîte en carton. À l'intérieur, quelle déception ! Rien qu'un tas de lettres jaunies. Des

enveloppes, à l'ancienne, du temps où il fallait plus de quelques millisecondes pour échanger avec ses proches. Avant la technologie, avant la 5G, un temps que les moins de 30 ans ne peuvent pas connaître, et qui ne les fait pas rêver, de toute façon... Je vide la boîte, malgré ce qu'elle m'a dit je préfère vérifier que je ne passe pas à côté d'un objet de valeur, mais non, rien que du vieux papier qui exhale encore un parfum délicat, poudré, rien à voir avec l'eau de Cologne réglementaire aux Lilas.

Agacée, j'entasse brusquement les courriers à nouveau dans leur sarcophage, quand une lettre s'échappe de son enveloppe. En bas de la page, je lis trois mots, « je t'aime », et mon œil glisse sur la signature, puis y revient. Pas d'erreur possible, le « e » final est net, c'est bien signé Simone et pas Simon. Pourquoi donc Madame Jeanne voulait-elle récupérer ces lettres d'amour écrites par une femme ? S'agit-il de la correspondance entre son mari et sa maîtresse, qu'elle veut dissimuler à ses enfants ? Je déplie la missive et déchiffre les premiers mots : « Ma Jeanne ».

Je ne résiste pas à la curiosité et parcours le texte, découvrant, ébahie, l'amour secret que ma vieille résidente a partagé avec cette dénommée Simone. N'ayant jamais caché mes préférences amoureuses, y compris sur mes lieux de stage, je suis malgré tout choquée par ce point commun qui nous unit. Moi, une jeune femme libérée de la génération Z, née à l'ère de la modernité et de l'ouverture d'esprit, je serais donc plus proche que je ne le pense de cette mamie gâteuse qui était déjà vieille au siècle dernier ?

Poussée par la curiosité, je me plonge dans la lecture de cette correspondance passionnée mais désespérée. Je savoure l'évocation de leur rencontre, alors qu'elles étaient toutes deux déjà adultes et « en ménage », fidèles au schéma-type de l'époque, mères au foyer tandis que les hommes travaillaient à l'extérieur. Leur incompréhension initiale de ce trouble qui les habitait quand elles se voyaient. Leur refus, ensuite, d'accepter ce lien qui les unissait. Leur joie enfin de découvrir l'alchimie qui existait entre elles, et qui n'avait rien à voir avec les rapports que chacune entretenait avec son mari. Leurs peines, leurs doutes, leurs interrogations. Leurs espoirs, leurs promesses, leurs échanges enflammés. Je déchiffre entre les lignes qu'elles se sont connues intimement, qu'elles ont consommé cette passion, qu'elles ont osé dépasser les interdits que leur éducation leur imposait. Mais je comprends également que le poids de la société a eu raison de leur relation, qu'elles n'ont pas pu s'affranchir des normes de leur époque. Dans les dernières lettres, le ton suppliant de Simone m'indique que c'est Jeanne qui a mis fin à leur liaison. Afin de préserver sa famille, son mari, ses enfants, elle a tiré un trait sur cette histoire, sacrifiant cette relation exaltée au nom des conventions sociales. Et à présent, consciente que ses enfants videraient bientôt la maison familiale, elle a voulu les protéger encore en leur cachant son secret.

Je me reconnecte peu à peu à la réalité. Je suis toujours dans cette cuisine à l'ancienne, assise à la table en Formica devant le carton à chaussures, les lettres éparpillées devant moi. J'essuie une larme sur ma joue, j'ai vibré avec Simone, senti l'attachement qui les unissait, pleuré sur leur amour impossible, partagé leur romance mieux que devant Netflix. Je n'ai qu'une envie, retourner aux Lilas pour en savoir plus, demander à Madame Jeanne de me raconter encore, de m'aider à comprendre le monde dans lequel elle a vécu. Je veux savoir si Simone vit encore, si elles se sont finalement revues, je n'ai que des questions. Il me faudra attendre jusqu'à demain pour les poser, à cette heure tout le monde dort aux Lilas. Je replie soigneusement les lettres et les range dans leur écrin de carton. L'emportant sous le bras, je referme la porte derrière moi.

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. Première arrivée dans la salle des transmissions, je trépigne d'aller attaquer ma tournée, impatiente de passer du temps avec la résidente de la chambre 302. J'entends à peine ce qui se dit, mais une phrase perce le brouillard qui m'entoure. « C'est noté Léa ? Tu iras faire la toilette mortuaire ? Ça te fera un entraînement, c'est pas souvent que tu auras l'occasion. »

## EHPAD, mon amour

Suivant le protocole à la lettre, après avoir rempli ma cuvette d'eau tiède, je commence par le visage, à l'eau claire. À travers les rides, je distingue la beauté de la jeune femme que Simone a aimée. Le bras, la main, les doigts usés par des années de tâches domestiques, par une vie de ménage, de cuisine, de raccommodage. Ces doigts qui ont mouché des nez, essuyé des larmes, pansé des genoux écorchés. La poitrine, tantôt nourricière, tantôt symbole de sa féminité. Le ventre, qui a porté ses enfants, mais dont le nombril rappelle également qu'elle en a été une un jour. Le bras gauche, la main, l'annulaire qui porte le symbole de son union légitime. Les doigts qui ont caressé le corps de Simone aussi, qui l'ont fait vibrer. Pour lui laver le dos je tourne le corps sur le côté avec peine, pourtant elle n'est pas bien épaisse Madame Jeanne, ne l'a jamais été d'après les photos de famille. Une silhouette élancée, délicate, elle a dû en faire tourner, des têtes ! Les cuisses, les jambes, qui n'ont plus besoin de bas de contention. La toilette intime, rapide, respectueuse. Je ne lui fais pas l'affront de l'asperger de cette eau de Cologne écoeurante, j'ouvre l'armoire à pharmacie et y déniche son flacon de parfum personnel. Je lui démêle les cheveux délicatement, les coiffe de côté comme sur ses photos.

Je n'oublie pas un instant ce que je sais de son histoire, ne me tais pas une seconde non plus. Je ne lui ai jamais autant parlé qu'aujourd'hui. Je lui dis mes regrets, de ne pas l'avoir entendue plus tôt et de ne plus pouvoir l'écouter à présent. Je la remercie de m'avoir fait réaliser la richesse des anciens, de m'avoir fait comprendre l'intérêt de « perdre » deux minutes pour m'intéresser à ce qu'ils racontent. Je lui explique que cette découverte m'a poussée à m'interroger sur mon avenir, que finalement, la pédiatrie, ça ne me paraît plus aussi attirant. Je lui promets, enfin, que son secret sera bien gardé avec moi.